

MILTON HATOUM

La ville au milieu  
des eaux

nouvelles traduites du portugais (Brésil)  
par Michel Riaudel

*ACTES SUD*



## LES VÉRANDAS D'EVA

Les Vérandas d'Eva : c'était le nom.

L'endroit n'était pas loin du port, mais à cette époque-là on n'avait pas la même notion des distances. Le temps était plus long, plus lent, on ne comptait pas les minutes et les heures en craignant de les gaspiller. On se fichait de la vieillesse, et même de l'idée de vieillir ; on vivait perdus dans le temps, dans les après-midi étouffants, indolents, que la moiteur immobilisait. La nuit, par contre, on la connaissait déjà : les fêtes au Fast-Club et au Barés, qui n'existe plus, les bals sur les navires de la Booth Line, les sérénades pour la copine de son ennemi et les bagarres au petit matin, devant le bar du Crasseux, place de la Saudade. Parfois on s'introduisait au Théâtre Amazonas par l'entrée des artistes et on épiait les acteurs et les chanteurs, dans leurs loges, qui s'exhibaient nerveusement devant le miroir avant le lever de rideau. Mais ce lieu-là, les Vérandas d'Eva, restait pour nous un mystère.

Ranulfo, oncle Ran, lui, connaissait.

C'est une guinguette de rêve, pleine de filles de rêve, disait-il. Mais vous devez grandir un peu, les femmes aiment pas les morveux.

On enviait oncle Ran, lui qui avait passé tant de nuits aux Vérandas qu'il avait fini par s'en lasser. Sa vie prenait un autre tour, elle filait d'autres pentes. Blasé, désenchanté, le menton droit, c'est tout juste s'il souriait, et régulièrement il nous toisait en répétant : Attendez un peu de grandir, bande de morveux. Et alors je vous emmènerai tous à la guinguette.

Minotauro, un gaillard téméraire, a voulu s'y rendre avant tout le monde. On l'a refoulé à l'entrée, il a craché par terre, a fait demi-tour, mais avec l'envie de rebrousser chemin. Il était intrépide, une perche, et sa façon de fixer les autres de son regard bouillant, d'intimider et de faire peur. Mais sa voix hésitait encore : aiguë et éraillée, le genre perruche rauque, et une tête de gamin, ahurie, un peu nigaude.

Gerinélson était plus patient, du type mièvre, il savait attendre. Il embrassait déjà les filles à pleine bouche en se frottant à elles, et le dimanche, il nous épatait au guidon d'un vieux scooter qu'il avait fauché à son frère. À l'arrière, une inconnue, d'un autre quartier. Ou une étrangère. L'engin passait près de nous, doucement, en pétaradant, faisait le tour d'un arbre. Puis il accélérail et s'évanouissait dans la fumée. C'était son truc, ça, s'éclipser, disparaître. Gerinélson était de notre bande, encore que. Moi, je

le tenais pour un des nôtres. Lui, je ne sais pas. Il avait ses secrets, bien gardés, toujours sur la réserve : il cachait son jeu, le gars.

Tarso, c'était le plus triste, le plus timoré : il ne nous a jamais dit où il habitait. On soupçonnait que c'était une des baraques voisines de l'igarapé<sup>1</sup> de Manaus ; un jour il s'est évaporé, on ne l'a plus revu. Il nous suivait rarement aux bals. Avec ces godillots, pas question, frerot, déclinait-il. Un cinoche, oui : deux sous chacun et on payait sa place. Nous voilà partis pour l'Eden, le Guarany ou le Polytheama. Après la séance de matinée, il nous faussait compagnie, sans rester voir les filles de l'École normale ou bien les polissonnes du Santa Dorothea. Tarso voulait vendre des glaces et des fruits à la sauvette, se faire un peu d'argent rien que pour entrer aux Vérandas d'Eva. Mais c'était cher, trop pour lui. Alors oncle Ranulfo l'a promis : le jour venu, je paierai pour tout le monde.

Oncle Ran, un homme de parole ; il n'a pas mégoté : il nous a donné l'argent de l'entrée, des boissons. Ensuite il a sorti une poignée de billets de son portefeuille : Ça, c'est pour les filles. Mais pas de gamineries, hein ? Chacun de vous doit se conduire en gentleman avec ces princesses.

1. L'igarapé désigne en Amazonie un petit cours d'eau serpentant dans la forêt ou à découvert, ici dans un quartier très pauvre de la ville. (*Sauf mention contraire, les notes sont du traducteur.*)

On a fait les comptes : ça faisait un pactole, plus qu'il nous en fallait. On est allés à Casa Colombo acheter une paire de chaussures et tante Mira a cousu un pantalon et une chemise, tout ça pour Tarso. Quand il a essayé ses nouveaux habits, ce n'était plus le même, il en aurait pleuré de bonheur, mais Minotauro, mauvais, s'est moqué : Garde tes larmes pour plus tard, coco, après la foire. Les chiffons neufs, y a que les pucelles que ça fait pâmer.

Ils se sont regardés, les yeux étincelant de rancœur. Tante Mira s'est interposée, en les suppliant d'arrêter et de faire la paix. Tous les deux se sont tournés vers elle, le visage rasséréiné, la tête peut-être vers d'autres horizons.

On a fixé notre virée un vendredi de septembre. Gerinélson a pris son argent, il a voulu y aller seul, à scooter. Oncle Ran nous a emmenés dans sa Dauphine, il s'est garé à deux pas du grand portail et nous a souhaité bonne soirée. Au moment où on allait entrer, Tarso a hésité : il a fait quelques pas, a reculé, il voulait, ne voulait pas. Il s'est tu, de plus en plus bizarre, recroquevillé sur lui-même. On ne le reconnaissait pas : quoi ? les lumières, la danse, ça ne lui disait rien ? Minotauro a agrippé sa chemise, l'a attrapé au cou, en répétant : Allez, patate, viens. Notre ami a baissé la tête, il a acquiescé, puis d'un bond s'est dégagé et a filé dans les ténèbres.

Un vrai rabat-joie, ce Tarso. On a laissé notre ami à son sort. Chacun est maître de ses choix,

comme il veut quand il veut, non ? Minotauro a grommelé : Je l'avais pas dit ? Les chiffons neufs, c'est un truc de pucelle.

Nous sommes entrés. Un passage étroit et sinueux menait aux Vérandas d'Eva. Au loin une ombre grandissait progressivement et, au bout du chemin, une lumière a surgi de la forêt. C'était un bâtiment rond, fait de bois et de paille, sur le modèle des carbets indiens. De petites tables tout autour, et au centre une salle éclairée par des lampes rouges. Quelques couples dansaient sur un boléro. Minotauro a montré une table vide, un coin dans la pénombre. On s'est assis, on a commandé des bières, de la forêt venait une odeur de lys. Et Gerinelson, il s'était perdu ? Dans la lumière rouge, à la nuit tombante, Minotauro m'a poussé du coude : une femme me souriait. Je n'ai plus fait attention à Minotauro, ni pensé à Gerinelson. Je ne voyais qu'elle, qui m'enjôlait avec ses sourires ; puis elle m'a fait un signe en faisant tourner son index pour m'inviter à danser. Elle n'était pas grande, mais elle avait un corps replet, charnu, et un minois des plus jolis, avec des yeux de braise, luisants, d'once tigrée. On a dansé trois airs, et puis d'autres, presque sans bouger, le corps moite, l'un contre l'autre. Elle a compris mon émoi, m'a serré tendrement et m'a entraîné dehors au rythme lent de la musique. Par un autre chemin, elle m'a conduit à une des petites cabanes rouges dont les terrasses donnaient sur

un igarapé. On est restés un moment devant la maisonnette, à lutiner et s'embrasser. Puis une fois à l'intérieur, elle a refermé la porte et entrouvert les fenêtres. Le son d'un boléro venait mourir dans notre petit logis.

D'elle j'ai tout appris, les cajoleries de toutes sortes, sans hâte ; de son savoir de femme qui avait connu l'amour et qu'on avait aimée. La nuit, nous l'avons passée à cette fête, sans fermer l'œil et en riant beaucoup, que du pur plaisir. Elle faisait des choses à vous rendre jaloux, des caresses qu'on n'oublie pas. Je lui ai demandé comment elle s'appelait. Elle a esquivé en riant : Mon petit nom ? Tu sauras pas, c'est interdit, péché. Il est à moi, et à moi seule. Je te le jure.

Sa voix, un éclat de rire, suffisaient, ma curiosité retombait. Nom, prénom, ne sont-ils pas qu'apparences ?

Elle n'a pas voulu me voir à la lumière du jour, ni se montrer ; quand les eaux de l'igarapé sont devenues plus noires que la nuit, elle m'a demandé de m'en aller. J'ai obéi, à contrecœur. Je suis parti à l'aube, en reprenant le sentier de feuilles humides. Ce matin-là, le soleil a tout tenté pour percer le ciel couvert.

Je suis retourné aux Vérandas le soir même pour la retrouver ; j'y suis revenu souvent, toujours seul, je ne l'ai jamais revue.

Tarso a dit que finalement il n'était pas entré, qu'il avait eu peur.

Peur ?



Il était grave, silencieux.

Minotauro m'a raconté sa bombance, pleine de prouesses. Une grande orgie, qui a duré jusqu'au lendemain, s'est-il vanté d'une voix qui ne chevrotait plus, une voix bien grave, de gros chien. Gerinélson m'a jeté un regard de biais et a changé de sujet, le sourire en coin. Décidément, il ne se révélait pas. Il aimait mieux garder les choses pour lui, les empiler dans sa mémoire, rester seul maître de ses hauts faits et petites défaites.

Les mois qui ont suivi, j'ai à nouveau essayé de revoir cette femme, j'écumais les boîtes de Manaus, tous les lieux de plaisir. Aujourd'hui encore, le désir revient, rien que d'y penser.

Tante Mira disait que j'en étais dingo. Cette femme t'a tourné la tête, riait-elle, attentive à mes rêveries chagrines, mon regard perdu.

Tarso n'a pas voulu reparler de cette nuit-là. Il a été le premier à s'éloigner de la bande : il a dû quitter l'école, il voulait piloter un bateau à moteur ou, qui sait, s'embaucher comme contre-maître dans une fazenda de Careiro.

Trois ans plus tard, mon oncle et ma tante ont changé de quartier ; du coup, je ne voyais plus mes amis que par hasard, ma vie s'est cherché d'autres voies. Le seul à croiser ma route, ça a été Minotauro, de façon inattendue : je sortais du Mocambo et lui allait voir un ami au cantonnement de la police militaire. Il portait l'uniforme, était passé première classe et préparait l'examen de sous-officier de l'armée de l'air.

Il servait sur la base terrestre, dans les troupes d'intervention en forêt. Il ne voulait pas voler.

Je suis du genre pieds sur terre, a-t-il d'emblée précisé. C'est excitant de se perdre en forêt, le danger m'attire, mon pote. Tu rentres dans la jungle, t'entends les bruits de la nuit et la nuit est aussi sombre que le jour. C'est un défi. Toute la troupe doit avancer dans ce dédale obscur, dormir sans savoir où elle est, chasser les animaux et retrouver la sortie et la base du commando.

Il parlait maintenant avec aise et d'importance, tout en lissant de ses doigts épais son béret bleu. Son visage, toujours aussi ahuri, était presque féroce et son rire avait quelque chose du hurlement. Il avait croisé Gerinélson :

Cet idiot de Geri est parti à São Paulo. Il veut être docteur, médecin pour femmes. Pour profiter d'elles, et Minotauro a rigolé, ténébreux, en exhibant des dents de cheval. Tu sais pas... Ça a toujours été un roublard, ce Geri, il est allé aux Vérandas avant nous, il en a toujours pincé pour les nanas, de tous les âges.

J'ai esquissé un ricanement, sans conviction. Mon amitié pour Minotauro appartenait-elle déjà au passé ? Il vit dans un autre monde, nos pensées n'ont rien à voir, ai-je songé alors.

Et Tarso ?

Plus misérable que moi. Il doit traîner quelque part. Le pauvre vraiment pauvre, il se relève jamais, mon pote. Ce malheureux Tarso, il peut même pas faire soldat.

Minotauro a été gentil avec moi. Ce jour-là, je ne sais pas ce que j'ai ressenti, de la pitié ou de la colère. Du mépris, peut-être.

Il m'a dit au revoir en me serrant dans ses bras à m'en faire craquer les côtes. Il était costaud, un monstre. Il a coiffé son béret et est reparti d'un pas dégingandé accomplir son devoir.

Des années plus tard, une fin d'après-midi, je sortais juste d'une audience civile et remontais l'avenue du 7-Septembre, perdu dans mes pensées. Plus tout jeune, déjà. On le réalise aux complications qui s'accumulent, aux questions qui ne trouvent plus de réponses. De mauvaises nouvelles mijotaient, prêtes à soulever le couvercle. Les bombances, les plaisirs sans fin, les dissipations en tout genre, tout finit par s'évaporer. Et les aspérités de chacun de nos actes s'imposent, tel un cactus ou une plante sans parfum. On se retourne et on n'en revient pas : la jeunesse est passée.

En longeant le palais du Gouverneur, j'ai eu envie de descendre les marches qui mènent près des berges de l'igarapé ; à mi-hauteur de l'escalier, je me suis arrêté, distrait par la vision des oiseaux juchés sur les plantes à la dérive, sur la rivière en crue. C'est alors que j'ai aperçu, dans un canot, un visage familier. C'était Tarso. Il a ramé doucement jusqu'à la rive et a sauté ; puis il a sorti un panier qu'il a mis sur son dos, comme font les Indiens. Le corps de mon ami, ployant sous le fardeau, était celui d'un homme.

Il a grimpé quelques marches en bois, a déposé le panier à la porte d'une cabane sur pilotis, est redescendu vers la berge et a remonté le canot jusqu'au sable envasé. De la porte est sortie une femme qui a récupéré le panier. Elle est revenue aussitôt en faisant un signe à Tarso. D'un coup, elle a relevé les yeux et m'a vu. J'ai tressailli. J'allais tourner la tête, mais je n'arrivais pas à décoller mon regard. Elle m'attirait, et le souvenir a resurgi, troublé, confus. Sa voix a appelé : Mon garçon ! Cette même voix, douce et ferme, de la jeune fille, de la femme, dans la cabane rouge, des Vérandas d'Eva. C'était la mère de mon ami ? Il s'est écoulé quelques secondes. Prodige ou magie, son visage était resté le même, il n'avait pas vieilli. C'est tout juste si j'ai eu le temps de voir ses bras, ses jambes, la mémoire a rouvert les brèches et recomposé le corps tout entier de cette fameuse nuit.

Tarso a caché le canot sous les pilotis et est rentré par le petit escalier de derrière. La femme avait déjà disparu.

Je suis resté là encore un moment, à me souvenir...

Jamais je ne suis revenu.